

HISTOIRE

René CASSIN, en famille

Le petit matin de ce 4 novembre 1974 restera gravé dans ma mémoire quand ma cousine Josette Cassin m'eût téléphoné : « Nénette, l'oncle René est à l'hôpital. Il a eu une attaque. Vas-y vite. Moi, je vais travailler. »

J'y couru et je le trouvai dans le coma. Pour la première et la dernière fois, je pleurai.

L'arrêt brutal de cette vie, toute faite de marche en avant et de lumière, nous laissait hébétés. Mais pendant plus d'un an, ce cerveau prodigieux se remit en marche sporadiquement, avec des moments de lucidité fulgurante qui nous permit de faire face aux problèmes qui se posaient.

C'est ainsi, que pour combler un de ses vœux les plus chers, on put réaliser son deuxième mariage avec Mme Ghilaines BRU, dans une cérémonie œcuménique émouvante.

Pendant les longues heures passées auprès de lui, les images se succédaient dans nos esprits, reproduisant un peu ce qu'il avait fait lui-même mis par écrit pendant la nuit du 13 au 14 mai 1959, nuit de la mort de son père, dans une « méditation d'une nuit de veille au chevet de mon père ».

Le début de cette méditation que je vais citer, nous renseigne sur ses origines paternelles. Azarie dit Henri CASSIN était né le 8 mai 1860.

« Me voici seul avec toi qui m'as engendré et avec qui je n'ai point eu depuis longtemps de dialogue. Je contemple ton beau visage serein, encore moins altéré par la mort que par la vieillesse et il me semble que tu es vivant et que tu me parles non peut-être comme autrefois ou récemment avec une confiante familiarité, mais avec la majesté simple de l'ancêtre qui a fini sa tâche presque séculaire et s'est acquitté de son rôle de maillon dans la chaîne des générations.

Bien souvent, je t'ai interrogé et je n'ai appris que peu à peu, par lambeaux, certains épisodes de l'histoire de la famille CASSIN. Mais tout ce que j'ai pu recueillir par ailleurs de renseignements, confirme ce que tu m'as révélé sur nos origines très anciennes comme Juifs du Comtat Venaissin, fixés immémorialement dans cette partie de la France, puis obligés à la fin du XVII^{ème} siècle, en cherchant refuge, comme les Vaudois, dans les cols des Alpes. Imitant les premiers CASSIN de Cuneo qui sont redescendus vers Nice

après la Révolution française, ton père Moïse Samson CASSIN, né à Cuneo vers 1820 y a fondé un foyer en s'unissant avec une jeune fille du ghetto niçois : Judith VITERBO. Il mourut vers 1865 en laissant une veuve avec onze enfants dont tu étais le neuvième, âgé de 5 ans... »

Dans une «Note sur la Famille CASSIN» écrite aussi de la main de mon oncle, nous trouvons des renseignements complémentaires sur ses origines.

«Il s'agit de vieille famille juive, provençale depuis les Romains, ayant quitté la Judée bien avant Titus, lors de la conquête par les Romains de la Narbonnaise. Au Moyen-âge les Cassin sont Juifs du Pape et même fermiers de celui-ci... Il semble que ces Juifs aient été heureux sous les Papes. Il y a des tombes portant ce nom à Tarascon, Sisteron. Quant au nom, il a une origine discutée, Chassaénus (le Chêne) – Cassin de l'arabe ou de l'hébreu : Katzin qui veut dire chef».

Puis vient une longue énumération des alliances à partir du couple de ses grands-parents et des descendants.

Famille prolifique, dont les descendants sont encore nombreux malgré les déportations nazies qui se sont élevées à 30 personnes.

C'est le 27 juin 1884 qu'Henri CASSIN épouse Gabrielle Dreyfus, tandis que son frère Benjamin CASSIN épouse la sœur jumelle de Gabrielle : Cécile. Ceci est important, car René CASSIN eut un frère aîné Fédia et deux sœurs : Félice et Yvonne ; mais aussi deux cousins doublement germains si l'on peut dire : Max et Yvon, avec lesquels il fut élevé comme s'ils étaient frères.

D'où venait Mademoiselle Gabrielle DREYFUS, mère de René CASSIN? Du quartier Saint Esprit à Bayonne où la famille maternelle s'était fixée.

Je cite René CASSIN :

«Depuis la fin du XVème siècle, date d'expulsion des familles juives du Portugal et de l'Espagne et de leur installation sur la rive droite de l'Adour, avec la permission royale et même des statuts privilégiés».

La branche paternelle de Gabrielle DREYFUS a une ascendance différente. En effet (je cite) : «c'est un soldat alsacien, né à Obernai Samuel Dreyfus qui en est la tête. Il est devenu dragon dans un régiment de l'Empire et a participé au siège de Saragosse pendant

une longue campagne en Espagne, puis à une bataille à Bayonne même où il dut être blessé et soigné et ne retourne plus dans son Alsace natale. »

Il s'établit commerçant drapier, se marie le 23 octobre 1832 avec mademoiselle Debora NUÑES. Ils eurent un fils : Simon Léonce qui épousa Mademoiselle Rachel Eglée Nuñes et ces derniers devinrent les grands-parents maternels de René CASSIN.

Nous avons retrouvé, grâce à notre cousin Gilbert DREYFUS, les actes authentiques de naissances et de mariages de cette branche en remontant jusqu'au soldat de l'Empire.

René, Samuel CASSIN naît le 5 octobre 1887 à Bayonne.

Il est donc issu de familles venant de trois frontières de la France. Il est probable que cette particularité a sa place dans le profil de son tempérament. Il nous le dit lui-même :

«Nourri des souvenirs très tristes de cette guerre d'Espagne, transmis par mon grand-père et des livres alsaciens d'Erckmann CHATRIAN, j'ai dès mon plus jeune âge vibré aux exploits et aux souffrances des peuples et été imprégné de l'esprit de frontières, attentif à tous les dangers nationaux. De même que sous l'affaire DREYFUS, j'ai été très tôt amené à comprendre ce que peut-être l'injustice et les maux qu'elle inflige.»

Est-ce là un début de réponse à la question : «René CASSIN : Pourquoi la Paix ? Pourquoi les droits de l'homme ? Pourquoi la Justice?»

Dès septembre 1891, les CASSIN s'installent à Nice où Henri CASSIN fait prospérer un commerce de vins en gros. René, mène là, une vie paisible, s'instruisant avec un précepteur pour lui-même, son frère Fédia et son cousin Max, passant à Bayonne des vacances campagnardes, qu'il qualifie de «merveilleuses » à Rachel Cottage, la vieille maison de campagne de nos grands-mères, jouant avec ses voisins, les enfants des fermiers, les CAMY, les LATASTE, LAFITTE, FORSANS, NAÏSBOT et la SABLÈRE dont les descendants existent toujours, avec les artisans, le forgeron, les ouvriers de la route et l'instituteur.

D'après ce qu'a raconté ma mère, René était un petit garçon concentré et observateur, qui même très jeune prenait inopinément part à la conversation des adultes, avec pertinence. Mais par ailleurs il était gai et blagueur et terrifiait ses sœurs en se cachant dans le couloir de l'appartement et en se manifestant brusquement. Bien plus tard, pour nous faire rire, il inventait des grimaces désopilantes.

Mais bientôt le contexte familial se dégrade : « Mon père prit de plus en plus en grippe la famille de ma mère » dit René CASSIN. Républicain et libre penseur complet, il n'était pas en entente avec un beau-père bonapartiste et très religieux... »

Peut-on avancer que chez René CASSIN on retrouve les diverses tendances : Républicain - c'est ce qu'il était Libre penseur - c'est ce qu'il paraissait être - mais avec un respect profond et un attachement réel à nos traditions juives, sans pratiquer lui-même pour cela, et à la spécificité de la pensée juive, son universalité.

Problèmes sentimentaux, problèmes de santé se greffent et enveniment les rapports dans le ménage CASSIN-DREYFUS.

Ma grand-mère, malade, souvent absente de la maison, c'est sur les épaules de sa fille aînée, Félice, ma mère, que repose toute la marche de la maison.

De là naîtront deux choses, je crois : d'une part un attachement profond entre maman et son petit frère René qui se poursuivra jusqu'à leur dernier souffle. René meurt en février 1976 à 89 ans, elle en a 90 et elle ne quitte pas l'hôpital pendant le long séjour. Elle décède en août 1981 à 95 ans et est inhumée dans le caveau de famille à Bayonne. D'autre part, ce sens profond de la responsabilité familiale que René Cassin eut toute sa vie. Il l'exprime lui-même dans une lettre qui date du moment où il a souhaité faire accepter sa première épouse, Simone, par sa mère, réticente pour une question de religion !...

« J'ai pensé aussi à la solidarité familiale, dit-il dont j'ai été si soucieux avec toi et dans tous les sens. Cette solidarité, je compte bien la maintenir intacte entre nous tous. Puisque Père s'est détaché de nous, il reste toi et mes frères et sœurs. »

Formé aux études de droit, très jeune il devint, dans la famille, l'homme qui savait tout. Son esprit clair voyait très vite ce qu'il fallait faire, conseiller pour éclaircir la situation. De là une correspondance formidable dont il reste maints exemplaires entre tous les membres de la famille et René Cassin. N'oublions pas que le téléphone n'existait pas. On communiquait par lettres en ce temps-là.

Comment se manifeste ce sens de la solidarité chez René CASSIN?

Chronologiquement on peut dire que le tout début, c'est son attitude de soutien à ses deux parents, avant, pendant et après leur divorce, qui à cette époque était un événement considérable.

Il devint leur conseiller juridique essayant toujours d'abord la conciliation.

Une très vieille lettre de son père le décèle (je cite) :

«Je souhaite ardemment te dire combien, j'ai été heureux et réconforté de passer avec toi une huitaine. J'espère tu te sens plus rassuré sur nos véritables sentiments, à nous enfants. En se parlant franchement on évite de laisser amasser les mauvais souvenirs et l'on peut ne regarder qu'en avant tous ensemble. J'ai profité de ces derniers jours pour méditer encore et discuter les termes de l'accord que je vous propose à toi et à maman.» (suit projet de deux pages).

Pour ses sœurs, le père faisant défaut, il conseille et morigène – 22 mars 1910 – «petite Yvonne, je reçois ta lettre à l'instant et je veux y répondre sur-le-champ, pour te rassurer et te prier d'être bien tranquille, tout en te faisant ici même quelques observations.»

Suit des considérations sur la situation familiale et plus loin : Que chacun mette un peu du sien, n'est ce pas le naturel? Est-il donc impossible d'être bon parent et bon enfant à la fois, de faire sa vie et de chercher à rendre moins rude celle des autres? Toute notre vie, plus ou moins nous aurons la charge morale de nos parents. C'est un devoir pour ceux qui ne sont pas appelés à vivre à Nice toute leur vie, de ne pas s'y dérober.

Et effectivement, entre ses déplacements incessants de par le monde pour répondre à ses tâches internationales, ses présences chez lui, à Paris pour ses fonctions, il a eu ces allées et venues permanentes vers Nice pour voir ses parents.

Et toujours à sa sœur Yvonne et à son beau-frère Henri, plus tard : «si pour la première fois, je vous exprime carrément et par écrit ma pensée c'est que je suis orfèvre et que mon métier d'éducateur m'autorise à vous parler ainsi. Je décline toute responsabilité morale et me refuserai à être le guide de ma nièce dans une branche qui est mienne, pour ne pas me faire complice de combinaisons déraisonnables. J'ai le regret de ne partager aucune de vos vues sur la manière d'armer les jeunes pour la vie Prenez une décision raisonnable avant de me voir car je ne réponds pas que j'écouterai avec le sang-froid suffisant.»

Ici se manifeste un trait de caractère de René CASSIN qui était peut-être réservé à ses rapports avec la famille envers laquelle on se contrôle un peu moins. C'est le côté «soupe au lait» comme on dit dans le midi, que beaucoup d'entre nous avons conservé.

Les lettres de René Cassin à mon père Raoul ABRAM qui fut son camarade de promotion à Aix sont pour moi les plus touchantes car l'accent est mis sur leur fraternité. En particulier celle datée du 23 février 1916 alors que mon père était déjà mort à Verdun la veille, en donnant des nouvelles de nous trois, de Maman, concluant : »Maintenant, je vais

te quitter avant de reprendre mon cours pour le relire. Je t'embrasse affectueusement vieux et cher frère. A bientôt, René».

Pour ma mère qui habitait Aix-en-Provence, ce sont surtout des paroles et des actes de soutien qu'il lui prodigue après son veuvage. Face à cette veuve de guerre, ayant trois orphelins en bas âge et démunie de tout, il prend conscience que c'est le sort commun à beaucoup d'autres veuves et il s'insurge. C'est là le début d'une action qui mènera à créer l'Institution des pupilles de la Nation.

Il nous assiste au moment des choix, des directives à prendre pour nos vies. Il y eut même un incident au moment où je souhaitais «monter à Paris» pour suivre mon doctorat de droit, ma mère et ma tante y étant opposées ; il prit ma défense vivement provoquant un petit drame conjugal..., et je suis montée à Paris.

C'est envers ses neveux, que joue tout au long de sa vie ce que j'appelle sa solidarité familiale.

N'ayant pas eu d'enfant, il se préoccupe d'abord des trois orphelins de sa sœur Félice, et puis des enfants de sa sœur Yvonne et de son beau-frère Henri, tous deux déportés pendant l'occupation nazie et qui ne sont jamais revenus.

Pour nous tous, enfants de Fédia, Max et Yvon compris, avant le René CASSIN de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du prix Nobel de la Paix, il y eut «l'Oncle René».

Une lettre à mon frère Jacques, qui avait 18 ans, datée du 21 février 1927 est représentative. Il lui rappelle d'abord : je cite : « le souvenir de ton père mort pour que ses enfants soient heureux... » et lui demande que « de temps en temps tu donnes une pensée à ces hommes, dont ton père a été ..., afin que dans les moments où tu trouves la vie difficile, tu puises la force de supporter quelques désagréments... Il y a des hommes qui, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes chances, ont gâté leur vie, tandis que d'autres l'ont réussie autant qu'Homme peut le faire. Cela tient à ce que la vie de chacun est le reflet de ce qu'il est, de ce qu'il pense, de ce qu'il veut, ».... Et plus loin : «non pas un sermon, mais des petits conseils d'un vieil ami qui a quitté sa famille à peu près à l'âge que tu as maintenant et qui aime beaucoup les jeunes.» signé «l'oncle René».

Mais René Cassin, de plus en plus actif sur tous les plans national et international est brusquement confronté au choix proposé par «l'Appel du Général de Gaulle» et décide de

partir le rejoindre, non sans s'être incliné sur les tombes des ancêtres à Bayonne et leur avoir juré : «je reviendrai».

Dés qu'il le peut, il parle sur les ondes, il écrit à nos cousins installés en Espagne, la famille de Max et leur fils Albert, m'a remis deux lettres d'Oncle René où l'on voit mêlés le souci politique et le souci familial dans un langage voilé, mais clair pour nous et signé : Renaud-Sylvie au lieu de René-Simone.

Voici une de ces lettres de Londres datée du 13 octobre 1942 :

«Cher Max,

Voici longtemps que nous n'avons de vos nouvelles directes. Par la famille nous apprenons que Zézette et Josette sont fiancées, qu'Eugénie n'est pas loin de Gabrielle. Aujourd'hui j'ai par câble d'excellentes nouvelles de Denise qui doit être bien tranquille au même endroit, depuis l'époque où il a fait si chaud.

C'est un plaisir pour moi de t'en faire part et je lui ai envoyé une dépêche d'amitié. Nous avons eu aussi des nouvelles de Benj. Il y a quelque temps, je lui avais écrit ma visite à ses garçons (qui étaient passés en Afrique). L'été s'achève beau comme temps. Les récoltes mûrissent lentement mais elles pourront un jour, je l'espère être cueillies pour le bien de tous. Nous pensons souvent aux amis qu'on allait jadis visiter. Quand ce temps reviendra-t-il?

Notre patience et confiance sont inaltérables. Puissiez-vous avec Héléne en entendre quelquefois l'expression!

Bonne santé, bon courage. Amitiés affectueuses.

Signé : Renaud-Sylvie. »

Assumant de son mieux ses rôles de fils, frère, beau-frère et oncle, il fut aussi bon mari ; il épousa, jeune, Mlle Simone Yzombard de Marseille qui le suivit et s'occupa de lui tout au long de sa vie. Malheureusement Simone (que nous appelions Tantoune) tomba gravement malade et resta pendant des années dans un état végétatif, pendant lesquelles il montra à son égard un dévouement total. Il fut appelé à mettre la main à la pâte dans le ménage et je le vois encore le jour de l'apposition de la plaque pour Marie Curie sur sa maison du 36 quai de Béthune, dans son habit d'académicien qu'on lui avait demandé de revêtir pour des photos, préparer lui-même le thé pour les amis qui se trouvaient là sans accepter qu'on l'aide.

Sa tâche dans les affaires familiales fut écrasante. Il s'occupait de tout dans les moindres détails, rédigeant entièrement les contrats, les comptes, les marches à suivre dans les

procès, prenant les contacts nécessaires. C'est ce que nous révèlent les dossiers conservés.

Comme il faisait la même chose avec autant de minutie pour les affaires publiques, cela nous a permis de déceler ses méthodes de travail. Car il gardait tout dans un dossier : tout ce qui avait été le processus, depuis la petite note en 3 ou 4 points du début de l'affaire, du discours, puis les longues pages à la main, raturées, remises au propre, tapées et dupliquées.

En plus de cela, il y eut aussi les Amis. Comme René CASSIN le disait lui-même, il a toujours refusé un poste de ministre et pourtant c'est un vrai courrier de ministre qu'il recevait chaque jour, auquel il répondait entièrement et seul.

Les amis avaient plus de chances que nous, car ils pouvaient présenter des requêtes pour eux mêmes ou pour d'autres. Mais René CASSIN ayant horreur du népotisme, ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'il donnait un coup de pouce à un neveu...

Comment faisait-il face à toutes ces tâches ? par un travail surhumain et permanent et une mémoire exceptionnelle. Il dormait peu, mais bien, se levait tôt et travaillait tout de suite à sa table, dans le petit salon du quai de Béthune, face à la Seine sans petit déjeuner, ce qui faisait mon étonnement et plus tard Victoriana lui apportait son petit déjeuner. Victoriana, qui tous les jours est venue à l'hôpital, lui apportant quelque chose de facile à manger et qui repartait en disant fort et avec énergie : «Au revoir, Monsieur, à demain, à demain» et cela jusqu'au dernier jour.

Un jour, où il avait accepté de coucher dans ma maison du Cannet, je ne l'ai plus trouvé au moment du petit déjeuner. Il me téléphona en me disant qu'à sept heures, il n'avait pu rester et perdre son temps, n'ayant pas ses dossiers avec lui, et était donc rentré chez lui à Nice.

Ce sont des journées entières qu'il faudrait pour parler de René Cassin, même sans aborder du tout ni le déroulé de son existence que d'autres ont retracé, ni ce que fut son œuvre. Je ne donne que quelques éclairages sur l'homme : peut-on dire qu'une notion importante est la multiplicité de ses facettes, si bien imbriquées que l'ensemble paraît simple, évident, car organisé autour de la notion de justice ?

Il est évident que la Paix doit être défendue par dessus tout et les Droits de chaque Homme, et pas au nom de telle ou telle idéologie ou religion, mais au nom d'une dignité évidente.

Il est évident aussi que tout sectarisme, toute discrimination doivent être rejetées tout simplement, parce ce que chacun a les mêmes droits que l'autre, à condition qu'il ait aussi les mêmes devoirs envers l'autre.

De toutes ces évidences René CASSIN a fait des textes juridiques. Car précis, réaliste et concret, il s'est forgé une compétence extrême dans les domaines qu'il a abordés, sachant bien que c'est là le secret de la réelle efficacité.

Le défaut de la cuirasse c'est qu'il a cru enfin, pendant longtemps que la bonne foi était possible, même dans les relations entre états.

Ce fut son grand désespoir quand il dût constater que la mauvaise foi prédominait encore.

Sa chaleur humaine, son enthousiasme étaient méridionaux. Comme en bien des provençaux cohabitaient en lui : gaîté et gravité, gaîté donnée par le soleil, gravité des paysages aux rocs et aux feuillages gris, mais aussi vivacité extrême des basques, droiture. Poursuivre ce qui est juste, tout simplement.

N'allons pas chercher plus loin : tout est simple.

Je crains que nous ne puissions aborder tout ce qui est son souvenir, sans que nos voix faiblissent.

Et aux derniers moments, déjà ne pouvant plus parler, il nous regardait intensément, comme pour nous dire toute sa tristesse que le Monde retourne à la barbarie, mais aussi pour nous adjurer de continuer à lutter... lutter.. lutter, pour le bien de l'HOMME.

Hélène BERTHOZ, Paris, 1983